

Laure Limongi

FONCTION ELVIS

roman



Éditions Léo Scheer

Laure Limongi

Fonction Elvis

Voici, en 80 pages serrées, nerveuses, cadencées comme une chanson rock, tout Elvis, tous les Elvis : le bon petit gars du Sud, la « gueule d'ange », « Presley lèvres de velours », le « Blanc avec une voix de Noir », le fils affectueux, le démon sexuel, Elvis soldat, Elvis amoureux, Elvis en lamé or, en cuir noir, en veste à franges, « le premier chanteur atomique », le bellâtre d'Hollywood, l'empereur de Graceland et l'attraction bouffie de Las Vegas. La légende, les mystères. Une vie. Le King est né, a vécu, est mort. Même les dieux ont une histoire.

Laure Limongi est née en 1976 à Bastia et vit à Paris. *Fonction Elvis* est son quatrième livre.

© Couverture : Jean-Jacques Rabu

EAN numérique : 978-2-7561-0473-7

ISBN livre papier : 9782756100357

www.leoscheer.com

Avec le soutien du



www.centrenationaldulivre.fr

FONCTION ELVIS

DU MÊME AUTEUR

Éros peccadille, Éditions Al Dante, 2002

*Je ne sais rien d'un homme quand je sais qu'il s'appelle
Jacques*, Éditions Al Dante, 2004

Orchidées & Salami, DiscoBabel, 2005

La Rumeur des espaces négatifs (avec Thomas Lélou),
Éditions Léo Scheer, 2005

© Éditions Léo Scheer, 2006

© Couverture : Jean-Jacques Rabu

LAURE LIMONGI

FONCTION ELVIS

Éditions Léo Scheer

« J'ai réalisé hier soir (...)
qu'avec son goût pour la drogue et le sexe,
sans parler de son statut de yéti du jugement dernier,
Elvis est la réponse à la question
Qui a tué Laura Palmer ? »

Greil Marcus, *Dead Elvis*

Il était une fois. Le 8 janvier 1935 à Tupelo, États-Unis. Vernon Presley attend que sa femme, Gladys, mette au monde leur enfant. Les temps sont durs et l'accouchement a lieu dans leur bicoque du quartier Est. Dans le petit matin clair. Limpide, misérable. Les planches de bois laissent passer. Le jour, quelques insectes. De quoi respirer, en courant d'air. Une vie d'interstices. Les fenêtres sont souvent closes. À 4 h du matin naît un enfant mort-né qui aurait dû s'appeler Jessie Garon. Le texte dit. Le drame d'un ange errant parmi les limbes, perdu, lassé, malgré lui. On commence à se lamenter. On pose des questions à Dieu, à la vie. On demande pourquoi, pourquoi, pourquoi.

Le texte dit. Rebondissement. Le médecin de campagne appelé fait remarquer qu'il y a un second bébé. Les contes de fée ont des hoquets, parfois. Le jour pointe. La délivrance, enfin. L'enfant s'appelle Elvis Aaron. En écho strict. Il crie, il respire, il vit. Il était une fois Elvis Aaron Presley. Gladys était sûre d'être enceinte de jumeaux. Elle en avait la prémonition, la conviction intime malgré le scepticisme de son entourage. Gladys et ses lubies. Sa chair. Toujours des idées, des histoires. Elle se plaisait à le répéter. Les contes de fée ont des hoquets. Elvis crie, il vit. 4 h 30, dans le petit matin clair. Les fenêtres sont closes mais le jour passe. Des insectes, un peu d'air. L'hiver est doux. Nous sommes dans le Sud. Vernon observe la scène, bras croisés, spectateur intemporel des mythes. Gladys se plaît à répéter et berce.

Morning Dove White, l'arrière-arrière-grand-mère de Gladys Love Smith, épouse Presley, était cent pour cent cherokee. Blanche colombe de l'aube. Morning star. Les prémices de l'Amérique. Ses habitants. Des flèches, des plumes, des nattes. Des franges, des chevaux, des tatouages. Des totems, des courses-poursuites. Le tout en technicolor. (L'histoire du cinéma se confond avec celle du western.) L'immensité d'espaces infinis, à conquérir. (L'histoire de l'Amérique se confond avec celle de ses guerres.) Pigments bigarrés, fragments d'artillerie. Le fracas des canons, l'odeur de la poudre. Des immigrants et des rencontres. Des descendants. Métis. Vers l'ouest, le Sud des esclaves. Toujours un élan.

Gladys adore son fils. Gladys pleure son fils. Le drame d'un hoquet de l'histoire. En écho strict. C'est écrit. Mais c'est le même visage. Colombe blanche de l'aube. Un paradoxe ou une image, la beauté convoitée. Contrairement à d'autres Indiens, Morning Dove White pose, pose devant les machines des Blancs, ne craignant pas les flashes, persuadée qu'ils accomplissent enfin un serment fait à son peuple : « Tu as promis que nos enfants auraient tant de métal d'argent qu'en se regardant les uns les autres, ils paraîtraient aussi éclatants que le soleil levant... » Elle est convaincue que c'est là le sens de la nouvelle Amérique, la leur. L'image. Le don d'une culture, qui est d'argent. Et la répétition. Le charme velouté de sa peau résiste à la longueur de la pose, conserve la fraîcheur de l'aube. (Un général ajoute que l'éclat unique de l'or divertit tellement l'œil qu'il fait oublier l'odeur du sang. Sans compter l'imagination.) Et elle met des enfants au monde, comme aujourd'hui sa descendante. Destinées errantes élevées de pauvreté, de rudesse, de rêves et d'espoirs. Le temps de plusieurs révolutions complètes.

Vernon croise les bras et observe. Intemporels, les mythes. Peu à peu se forgent, se cristallisent. Frontières magiques, si familières, et pourtant. Sur l'écran défile sa vie, en chronologie banale. Il est tour à tour laitier, métayer, menuisier. Toujours un sourire doux, des gestes lents et précis. Misère et menus larcins. Il veut une vie plus riche que celle de son père, une famille et que tout se passe bien. Pour le mieux. Autant que possible. À l'échelle d'une destinée. C'est un personnage taciturne. Dans son monde. Ouvrier, régulier, immobile. Dans le plus terne des mondes. Avec tant de douceur. Et Gladys est volubile, pétillante. Gourmande, excessive, passionnée. Les contraires s'attirent. C'est un mariage d'amour, en blanc. Sur le cliché, on distingue les ascendants encore vivants, amidonnés, gominés, le sourire enthousiaste et terrifié de Gladys, la mélancolie fade de Vernon, en costume trop ajusté. Une demoiselle d'honneur tire sur sa jupe, l'autre penche la tête sur son épaule. Le petit bouquet rond de Gladys, dans sa main droite, ne va pas tarder à être lancé en direction d'une autre jeune femme souhaitant se marier dans l'année.

Morning Dove White, Indienne cherokee, connaissait les mythes et les histoires de ses aïeux. Des contes ancestraux dont la puissance n'avait pas été tout à fait écrasée sous la botte des nouveaux arrivants. La vie, l'amour, la mort. La force magistrale de la nature. L'humilité, la fraternité, l'échange. Valeurs sublimes en deçà et au-delà de tout, régissant chaque mouvement, chaque intention. Ainsi Morning Dove White raconta-t-elle un jour à ses enfants l'histoire des doubles qui ne le furent jamais.

« Ils auraient dû être deux, identiques,
La bénédiction du Ciel et de la Terre ;
Chaque trait rigoureusement reproduit
Comme le reflet au plus clair d'un courant serein.
Le regard perçant de l'Aigle,
L'agilité et la grâce du Puma,
La force du Bison,
L'intelligence du Cheval,
De deux frères se tenant par la main.
Mais les Eaux furent jalouses.
Lacs, étangs, rivières...
Elles seules voulaient conserver le pouvoir de refléter les
êtres.
Et tandis que la mère se baignait, la malédiction s'opéra.
Quand fut venu le temps de l'accouchement,
Des deux bébés, il n'en restait qu'un seul.
L'autre, sans vie, n'était plus qu'une enveloppe vide.
Les eaux avaient transféré son reflet à l'intérieur même
de son frère,
De sorte que celui-ci se voyait privé non seulement de
son image
Mais de la possibilité de se voir, *vraiment*, à jamais... »

Et les enfants de Morning Dove White, à leur tour, le racontèrent à leurs enfants, qui le racontèrent à leurs enfants. Veillées sombres, peurs enfantines. Hululements fantasmés. Prédiction ? L'histoire répétée devenait de plus en plus terrifiante et proche. On craignait l'enfantement, la malédiction. Les mères tremblaient jusqu'au jour de l'accouchement, remerciaient les dieux, puis Dieu, de ne pas être l'héroïne tragique de ce conte cruel. Jusqu'au jour où Gladys sentit qu'elle était enceinte de jumeaux. Insouciante, euphorique, elle pensa briser la menace de la légende comme on chasse un mauvais souvenir...

« Maman était constamment derrière moi à me surveiller. »
La moue boudeuse d'éternel enfant et l'obéissance. « Je ne pouvais jamais aller jouer avec les autres gosses. S'il m'arrivait de me défiler en douce, au retour elle me collait une volée avec une lanière de cuir. » Jessie Garon Presley est mort-né. Dans le petit matin clair. Ils auraient dû être plus que des jumeaux, des reflets. Échos stricts. Une bénédiction. « Sa personnalité s'est transférée sur la tienne, fondue avec la tienne. » Le transfert des âmes. Jessie Garon / Elvis Aaron. Plus qu'une rime, une mélodie, inflexion pour inflexion. Et si Caïn et Abel ne faisaient qu'un ? Le vertige et la culpabilité dans la même chair, le même sang. La réincarnation. « N'aurais-tu pas été trop impatient ? — Je voulais voir le jour — Il est un ange dans le ciel — Je ne le connais pas — Sa voix — Je l'ai toujours connu — Sa voix te parle pour toujours — Écoute-la

Au cœur du petit matin clair, le déroulement des mythologies personnelles, des superstitions. Le défilé des grigris. Album feuilleté, frontières familières. C'était un mariage d'amour. Les tourtereaux. Un mariage en blanc. Une union misérable. La pose est traditionnelle. La famille, les costumes. Un mélange d'euphorie et d'angoisse. Ou bien est-ce le contraste ? Vernon avait dû se vieillir de cinq ans. Suivre la loi et le chemin. Il est dévoué, effacé, absent. Aime la chasse. Parcourir la campagne, rapporter du gibier. Le quotidien est si maigre, si régulier. Vernon l'effacé souhaite des moments de complicité avec son fils. Il parle peu, mais entre hommes. Passage, transmission, héritage. C'est dans l'ordre des choses. Vernon souhaite des échanges, des apprentissages. Au fusil. « Non papa, tu ne voudrais pas que je tue de pauvres oiseaux innocents ! »

Gladys préfère des occupations plus calmes. Pas de sport pour Elvis. Les enfants sont des sauvages. Un accident est si vite arrivé. Le silence têtue de Jessie résonne comme un mauvais souvenir. Gladys prend son fils dans ses bras. Tant d'échos. Elle lui offre un oiseau. En cage, il écoute son chant. Le rythme des jours. De l'autre côté de la vitre, les enfants dévalent la rue. Billes, jeu de ballon, courses-poursuites. Clans, goûters d'anniversaire, disputes, farces, éclats de rire. Étoffes déchirées, rapiécées. Gros chagrins vite consolés. Elvis, derrière l'écran de sa fenêtre, n'est qu'un regard mobile. Une volonté.

À l'église, le gospel résonne. Le vertige du sacré illumine, noir. Il est l'apaisement. Toujours. L'étouffement. Euphorique, électrique. Les chœurs balancent comme une houle. Galvanise, résonne. L'amour, l'espérance, la foi. En envolée vibrante. Et n'être que don, charité. Le vertige du sacré bouleverse. Une passion permise, encouragée. La gueule d'ange d'Elvis. « Presley lèvres de velours. » Le regard toujours un peu perdu. Les horaires sont stricts. Il faut rentrer, toujours rentrer. « J'en étais arrivé à penser qu'elle ne m'aimait pas. » Gladys a toujours peur des accidents, du drame potentiel. L'irréversible porte un nom : Jessie Garon Presley.

Aujourd'hui encore, aux dires des fans en pèlerinage, Graceland répand toujours le parfum d'Elvis. Une odeur familière de chambre d'hôtel récemment nettoyée. Clinique et sirupeuse à la fois, étourdissante. La caution olfactive d'un monde en marge du réel. Baigné de flots pastel.

Dans l'industrie mortuaire, on utilise des parfums de cannelle ou de cèdre synthétique pour cacher les relents de décomposition. Car les projections comptent. Dessert ou promenade dans les bois. Toujours un après. C'est à nous d'imaginer. Le dernier moment d'un moi qui n'existe plus. Son odeur. À la fin, restent les vers. Toujours. Des myriades de vers affairés. De plus en plus nombreux. Exponentiels. Interchangeables. Sosies d'eux-mêmes. Ce sont eux qui débarrassent la scène et changent de décor. La réalité dure et froide. Un cycle, la révolution d'une montre. Les hémisphères restent immobiles, côté cour, côté jardin. Les vers sont le continuum de cet univers aux façades identiques, aux milliards de milliards de citoyens-Elvis. Sans compter les produits dérivés. Cèdre ou cannelle, quelle destinée ? Avant, pendant, après l'effluve, le flux persiste, en basse continue. L'argent, lui, n'a toujours pas d'odeur.